

Ce savant, à l'esprit myope, avait voulu se rendre compte de certains phénomènes inexpliqués, soit les aptitudes, les passions dominantes ; pour les loger convenablement dans le cerveau, il a usurpé le palais de l'âme, et le leur a distribué en chambres, et le digne homme ne s'est point aperçu qu'il chassait l'hôte céleste de sa demeure, et que, pour nommer des phénomènes (il n'a fait que cela), il a outragé le dogme de l'unité de l'intelligence, ou du moi : dogme plus fort que toutes les philosophies, dit M. Flourens ; il aurait pu dire aussi plus fort que toutes les physiologies et surtout la physiologie de Gall.

Que si du domaine philosophique on passe dans le domaine moral de la phrénologie, on apprend à avoir horreur de son système comme jusqu'ici on a appris à le nier. Une déplorable harmonie existe dans ses diverses conclusions. Cet accord logique entre toutes les parties d'une doctrine qui a le point de départ faux n'est autre chose que l'involontaire, mais nécessaire hommage que l'erreur rend à la vérité.

La raison était pour lui « le résultat de l'action simultanée de toutes les facultés intellectuelles. » La volonté sera donc « le résultat de l'action simultanée des facultés intellectuelles supérieures. »

A côté de ce mot étrange de *résultat*, M. Flourens place le mot *force* ; la raison et la volonté sont des forces ; c'est d'elles que partent les impulsions, les actions ; elles ne les subissent pas. *Forces ! résultats !* ces deux mots résument les deux systèmes au point de vue moral : qu'on choisisse entre les deux, l'option prouvera le cas que l'on fait de la liberté, ce mode essentiel de la vitalité de l'âme, ce premier et indestructible attribut de l'être intelligent.

Mais que parlons-nous de la liberté ? Ce mot a-t-il une signification dans la pensée de Gall, et ne le conserve-t-il